

**STUDI
FRANCESI**

Studi Francesi

Rivista quadrimestrale fondata da Franco Simone

185 (LXII | II) | 2018

**OCTAVE MIRBEAU: UNE CONSCIENCE AU TOURNANT
DU SIÈCLE - sous la direction de Ida Merello**

“Sébastien Roch”, ou le destin tragique d’un enfant sous le Second Empire

Bernard Gallina



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/12640>

DOI : 10.4000/studifrancesi.12640

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2018

Pagination : 286-294

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Bernard Gallina, « “Sébastien Roch”, ou le destin tragique d’un enfant sous le Second Empire », *Studi Francesi* [En ligne], 185 (LXII | II) | 2018, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 07 septembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/12640> ; DOI : 10.4000/studifrancesi.12640



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

“Sébastien Roch”, ou le destin tragique d’un enfant sous le Second Empire

Abstract

In *Sébastien Roch*, Mirbeau tells about the tragic destiny of a young man who is the victim of his family, school and society. Through the events of the character's life, the novelist reveals the tragedy of a generation deprived of freedom from birth, subjected to a dictatorial power during adolescence, hit by warfare of 1870, turned up in a scapegoat – to use the terms of René Girard. The novel has the characteristics of a historical fresco whereby writing becomes a weapon against injustice.

Introduction

Nous allons concentrer notre attention sur l'histoire d'un enfant du Second Empire, dans le roman qu'Octave Mirbeau publie en feuilleton dans «L'Écho de Paris» de Catulle Mendès du 11 janvier au 3 avril 1890 et en volume chez Charpentier le 26 de ce même mois, *Sébastien Roch*¹. Ce fut un accouchement long: la première mention du roman porte la date du 24 novembre 1886, la première mouture se situe à la fin de l'année 1888; et laborieux: on sait que l'auteur est en proie au doute, miné par des problèmes de santé, affligé par des problèmes d'argent, impliqué dans une sombre affaire, et préoccupé par la situation sociale et politique.

Pierre Michel affirme que le roman de Mirbeau constitue tout d'abord le «meurtre d'une âme d'enfant»², celle de Sébastien Roch. Or, ajoute-t-il, «l'exemple particulier du petit Sébastien n'est jamais que l'illustration d'une loi générale!»³, affirme-t-il encore: elle illustre la règle se référant à «tous les génies potentiels marqués par la famille et l'école, massacrés par la guerre, bref à tous ces Mozart qu'on assassine à longueur de temps et en toute bonne conscience et sur lesquels il compte bien attendre et apitoyer son lectorat pour mieux le conscientiser. Il s'en explique à Claude Monet: «Je prends l'enfant à onze ans, et je le lâche à dix-sept, âge auquel il meurt»⁴. En un mot, le personnage mirbellien renvoie à l'histoire des génies potentiels et d'une époque, d'une génération qui meurt au seuil de l'âge adulte sur un champ de bataille, ici la guerre franco-prussienne de 1870.

Pierre Michel met en relief la présence de l'élément autobiographique dans le roman: «Pour parvenir à ses fins, pour réussir tout à la fois à toucher son lecteur et à lui donner l'illusion de la vérité, Mirbeau va situer son action dans un décor qu'il connaît d'expérience»⁵. De fait, les péripéties du personnage principal recourent

(1) O. MIRBEAU, *Sébastien Roch*, in *Œuvres romanesques*, éd. P. Michel, Paris, Buchet-Chastel, 2000, vol. 1, pp. 517-768 pour le texte, vol. 2, pp. 1207-1237 pour les notes.

(2) Cf. *Introduction*, p. 521.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*, p. 522.

(5) *Ibid.*, p. 530.

celles de leur créateur: a) enfance en Basse Normandie: ici Pervenchères, à 30 km de Remalard, dans le Perche; b) vie difficile au collège Saint-François-Xavier de Vannes, d'où il est chassé dans des conditions qui demeurent encore obscures; c) mobilisation dans l'armée de la Loire à la fin de l'année 1870.

Le prénom du personnage principal ressuscite le souvenir de saint Sébastien et de son martyr, qui a inspiré de nombreux peintres (Mantegna qui le peignit trois fois, Le Pollaiuolo, Botticelli, Rubens, Ribera, Reni, Van Loo, etc.); et par assonance celui du premier martyr, saint Étienne. Quant au patronyme Roch, il renvoie à saint Roch, dont le culte est largement répandu dans la chrétienté. À ce patronyme monosyllabique, semble répondre presque en écho la terminaison du patronyme trisyllabique d'un autre personnage, Bolorec. Pierre Michel établit cette distinction:

L'un [Bolorec] incarne la révolte qui va déboucher sur l'engagement révolutionnaire; l'autre, la sensibilité artiste, qui va être étouffée. Chez le futur écrivain, au contraire, ces deux parts de lui-même sont restées et vont rester indissolublement indissociables; et c'est précisément parce qu'il s'est révolté, comme Bolorec, que les traumatismes du collège n'ont pas eu les mêmes effets dévastateurs que sur le pauvre Sébastien⁶.

Ces deux personnages incarnent leur créateur jusqu'à un certain point: il suffit de penser que ce dernier entreprit des études de droit après ses études à Vannes et qu'il n'adhéra pas à l'idéologie révolutionnaire comme Bolorec: on peut en inférer que les éléments autobiographiques interagissent avec l'œuvre d'imagination, l'autobiographie avec l'autofiction. Au sein de la constellation sémantique que constitue ce roman, il faut souligner la présence de l'élément historique qui se mêle aux éléments fictifs. Concentrant son attention sur le rôle de l'imagination dans le roman reposant sur des données historiques, André Daspre affirme que le romancier-historien se sert de son imagination pour dévoiler, expliciter une réalité.

Or il est parfaitement possible d'arriver à une analyse objective du réel à partir d'une reconstruction imaginaire, à condition que le monde romanesque soit construit lui-même à partir de données objectives [...]. Il serait donc bien imprudent de nier l'existence d'une imagination objective, qui, dépassant le connu d'où elle part, anticipe sur le connaissable. Mais l'imagination ne sert pas qu'à prévoir le réel, elle permet aussi de mieux voir ce qui est déjà connu: quand il veut créer un personnage "typique", par exemple, le romancier procède à un travail de condensation, en rassemblant dans un personnage fictif les traits caractéristiques qui définissent une catégorie sociale: ces "individualités typisées", comme dit Balzac, permettent de relier le comportement particulier d'un individu à une explication sociologique de portée générale⁷.

Il est intéressant de relever que dans cette recherche intérieure, le romancier exploite les ressources de techniques différentes: la narration extradiégétique à la troisième personne alterne à partir de la seconde partie avec une narration autodiégétique qui lui est antérieure d'une année (le journal de Sébastien), l'objectivité du narrateur omniscient avec la subjectivité dérivant de l'indirect libre ou de l'écriture à la première personne. Pluralité de focalisations qui visent à mettre en évidence les conditionnements des personnages, et invitent le lecteur à une réflexion sur ces derniers, à passer du cas particulier à la loi générale.

(6) *Ibid.*

(7) A. DASPRE, *Le roman historique et l'histoire*, «Revue d'Histoire Littéraire de la France», 1-2, mars-juin 1975, pp. 235-244, p. 239.

Une brève analyse des lemmes révèle l'importance que revêt l'idée d'immolation dans le roman. Dans l'incipit, on lit à propos du père de Sébastien qui vient de prendre la décision d'envoyer son fils au collège de Vannes: «il accomplissait un devoir, plus qu'un devoir, un sacrifice dont il entendait bien écraser son fils, et se parer aux yeux de tous»⁸. On retrouve le sacrificiel dans la partie centrale du roman. Apprenant de Sébastien qu'il a été violé par le Père de Kern et qu'il est renvoyé du collège parce qu'on l'accuse d'avoir eu des rapports homosexuels avec son ami Bolorec, le Père de Marel abandonne l'adolescent à la nécessité de sauver la réputation de l'institution à laquelle il appartient; qui plus est, il lui demande de se sacrifier au nom de celle-ci:

Chez cet homme, bon pourtant, dans les ordinaires circonstances de la vie, une idée dominait, en ce moment, toutes les autres: empêcher la divulgation de ce secret infâme, même au prix d'une injustice flagrante, même au prix de l'holocauste d'un innocent et d'un malheureux [...]. Le Père demeura ainsi, plusieurs secondes, le doigt en l'air, le regard planté droit dans celui de Sébastien; et tout d'un coup, saisissant ses mains, attendri, chaleureux, presque larmoyant, il supplia: – Promettez-moi de partir sans haine de cette maison? Promettez-moi d'accomplir noblement ce sacrifice?... Promettez-moi de garder, toujours le silence sur cette affreuse chose?⁹.

On constate enfin la réapparition de ce thème dans l'*explicit*. Un officier qui commande le corps dont font partie Sébastien et Bolorec et beaucoup de jeunes gens comme eux, engagés dans une guerre déjà perdue, éprouve de la pitié pour ses soldats: «Il était paternel avec ses hommes, causait avec eux, ému sans doute de toutes ces pauvres existences sacrifiées pour rien»¹⁰. Nous allons subdiviser notre étude sur le sacrifice de Sébastien en trois parties: 1. les souffrances d'un enfant délaissé; 2. les ébranlements d'un adolescent au collège; 3. la mort au seuil de l'âge adulte – et, à la fin, nous interroger sur le sens de son destin.

1. Les souffrances d'un enfant délaissé

Mirbeau présente tout d'abord le théâtre de l'action, et esquisse un fragment de son histoire:

L'école Saint-François-Xavier de Vannes, que dirigeaient, que dirigent encore les Pères Jésuites, en la pittoresque ville de Vannes, se trouvait, vers 1862, dans tout l'éclat de sa renommée. [...] Cette vogue, ils la tenaient de leur programme d'enseignement, réputé paternel et routinier; il la tenaient surtout de leurs principes d'éducation, qui offraient d'exceptionnels avantages et de rares agréments: une éducation de haut ton, religieuse et mondaine à la fois, comme il en faut à de jeunes gentilshommes, nés pour faire figure dans le monde, et y perpétuer les bonnes doctrines et les belles manières¹¹.

Après avoir évoqué la splendeur dont jadis jouissait cette institution, la brillante image qu'elle véhiculait dans les régions de l'Ouest et dans les pays catholiques une trentaine d'années avant qu'il n'en fasse le cadre, le chronotope de son roman¹²,

(8) O. MIRBEAU, *Sébastien Roch* cit., p. 550.

(9) *Ibid.*, pp. 693, 695.

(10) *Ibid.*, p. 763.

(11) *Ibid.*, p. 545.

(12) Nous renvoyons à ce sujet à M.M. BAKHTIN, *The Dialogic Imagination*, ed. M. Holquist, Austin, University of Texas Press, 1984.

l'auteur s'appuie sur cette donnée historique, établit un rapport de cause à effet pour rendre vraisemblable un personnage de fiction. Il peint l'influence qu'exerce l'image de ce collège sur un personnage: «Devant un tel programme et malgré la modestie de sa condition, [M. Roch], quincailier à Pervençhères, petite ville du département de l'Orne, osa concevoir l'orgueilleuse pensée d'envoyer, chez les Jésuites de Vannes, son fils Sébastien qui venait d'avoir ses onze ans»¹³. Il soumet ce projet à son curé: à l'objection qu'il soulève en soulignant le coût de cette éducation, son interlocuteur répond en affirmant que de ce collège proviennent maints généraux et maints évêques, qu'il exerce une influence considérable arrivant jusqu'au pape¹⁴. Convaincu par cet ecclésiastique, M. Roch présente la demande pour inscrire son fils dans ce collège prestigieux. Il compte lui donner une éducation de haut ton: cela lui permettra de flatter sa vanité, et s'exhiber comme le père de cet enfant qui est au collège de Vannes, chez les Jésuites.

Or Sébastien, qui est-il? C'est d'abord un enfant abandonné ou presque par son père:

Sébastien, en faveur de qui s'agitaient ces projets merveilleux, était un bel enfant, frais et blond, avec une carnation saine, embue de soleil, de grand air, et des yeux très francs, très doux [...] Il aimait à se rouler dans l'herbe, grimper aux arbres, guetter le poisson au bord de la rivière, et il ne demandait à la nature que d'être un perpétuel champ de récréation [...] Son père, absorbé tout le jour par les multiples détails d'un commerce bien achalandé, n'avait pas eu le temps de semer, en cet esprit vierge, les premières semences de la vie intellectuelle¹⁵.

Ayant perdu sa mère dont il ne garde qu'un lointain souvenir, il est accueilli maternellement par une voisine, Mme Lecautel, se lie d'amitié avec la fille de celle-ci, du même âge que lui, Marguerite¹⁶, dont le prénom renvoie à la nature, suggère les affinités avec l'univers de Sébastien. Signalons au passage qu'il est profondément affecté par la disparition d'un voisin triste pour qui il nourrissait une certaine sympathie, le cordonnier François Pinchard¹⁷.

Il ne faut pas s'étonner si, attiré par les jeux sur la grand-place, les vagabondages à travers champs, les maraudes avec ses camarades, il néglige complètement son instruction: «À l'école où il allait, depuis cinq ans, il n'avait rien appris»¹⁸; quant à ses devoirs, «ils n'avaient développé, en lui, aucune impulsion cérébrale, aucun phénomène de spiritualité»¹⁹. En un mot, il est bien en retard, ne possède pas la préparation pour entrer au collège de Vannes. Ce qui ne soulève aucune inquiétude chez son père, car il convainc qu'«un enfant, sorti de sa propre chair»²⁰ ne peut qu'être fidèle à sa naissance et destiné à un brillant avenir. Le jour où il apprend que Sébastien est admis dans cette institution, M. Roch se rend au presbytère pour annoncer la nouvelle à son curé et chez sa sœur, Mlle Rosalie, avec laquelle il a une discussion plus animée que d'habitude: «— Oui! je te reconnais bien là, cria-t-elle... Toujours péter plus haut que le derrière!... Eh bien, je te le dis, tu feras le malheur de ton fils, avec tes bêtes d'idées!...»²¹. Celle-ci ne mâche pas non plus ses mots lorsqu'à son tour Sébastien lui rend visite: «— Est-ce pas un bel homme?... répétait-elle. Regardez un peu moi ça!...

(13) O. MIRBEAU, *Sébastien Roch* cit., p. 546.

(14) *Ibid.*, p. 547.

(15) *Ibid.*

(16) *Ibid.*, p. 561.

(17) *Ibid.*, p. 587.

(18) *Ibid.*, p. 574.

(19) *Ibid.*, p. 548.

(20) *Ibid.*

(21) *Ibid.*, p. 553.

Et qu'est-ce qu'ils feront de toi, les Jésuites? Tu crois peut-être qu'ils te garderont chez eux, avec ton air godiche, et tourné comme tu l'es!»²². Abruti par les prêches de son père, les prophéties catastrophiques de sa tante, privé de la compagnie de ses camarades par une injonction paternelle, énervé par les continuels essayages de la domestique, livré à lui-même, Sébastien traverse une profonde crise existentielle: «De retour à la maison, l'enfant, de plus en plus découragé, se demandait si vraiment, il n'était point trop petit, trop laid, trop mal bâti, pour être accepté de ces terribles Jésuites»²³.

Sébastien appréhende l'heure où il va devoir quitter son univers familial pour entrer au collège, se détacher de ce qui constitue sa chair et son âme, pour affronter un monde nouveau dont il ignore tout ou presque: perdant l'insouciance qui l'avait accompagné jusque-là, il entre dans une phase où s'alternent des craintes vagues et des espérances chimériques, est en proie à une profonde agitation:

Ce qui lui faisait mal, plus encore que ces douloureuses chimériques, c'était de penser. L'inquiétude, maintenant, tenaillait son être tout entier, depuis que la réflexion s'installait dans son cerveau. En lui infusant la semence d'une vie nouvelle, ce brusque viol de sa virginité intellectuelle lui infusait aussi le germe de la souffrance humaine. La paix de sa conscience était détruite, ses sens perdaient de la simplicité de leurs perceptions²⁴.

2. Les ébranlements d'un adolescent au collège

Dès qu'il entre en contact avec le milieu du collège, il mesure pour la première fois la distance qui sépare son univers familial, ses promenades dans la nature qu'il considère comme un «perpétuel champ de récréation»²⁵ de la vie de château que conduisent ses nouveaux camarades, promenades à cheval, chasses, voyages, théâtres, réceptions²⁶.

Après avoir essuyé une série de brimades dès ses premiers contacts avec ses nouveaux camarades, il ressent un profond ébranlement après avoir été longtemps interrogé par celui qui est considéré comme le leader des élèves du collège, Guy de Kerdaniel: «- Es-tu noble? À cette question inattendue, Sébastien rougit d'instinct, comme s'il eût été coupable d'un gros péché»²⁷. Fils d'un quincaillier, d'un roturier égaré dans un milieu aristocratique, il prend conscience dans de longs passages à l'indirect libre qu'il est un intrus dans l'univers où il vient d'entrer, comme le révèlent son habillement, d'antiques hardes. L'habit par un effet de métonymie révèle, comme chez Balzac, l'identité du personnage, son milieu social. Sébastien est frappé par l'air de majesté, par l'élégance de son interlocuteur, Guy de Kerdaniel: «Par-dessus tout cela, ces habits seyants et frivoles lui apparurent la révélation de quelque chose de très grand, de sacré, d'inaccessible, à quoi il n'avait pas songé jusqu'ici. Sébastien fut véritablement écrasé de tant de prestige, et, par contre, il acquit, sur l'heure, la certitude de son indignité [...]»²⁸. Le jeune aristocrate le fait pénétrer dans un monde nouveau, lui inspire le désir mimétique, pour reprendre un terme de René Girard: il

(22) *Ibid.*, p. 564.

(23) *Ibid.*, p. 565.

(24) *Ibid.*, p. 560.

(25) *Ibid.*, p. 548.

(26) *Ibid.*, p. 574.

(27) *Ibid.*

(28) *Ibid.*

est érigé au rang de médiateur interne, de modèle et de rival par Sébastien, qui l'envie et le déteste à la fois²⁹; le médiateur externe est représenté par l'univers aristocratique, la vie de château qui apparaît en toile de fond à plusieurs reprises. Échoué dans un milieu qu'il ne connaît point, où «chaque cour se divisait en groupes distincts, exclusifs l'un de l'autre, représentant non des communions de sympathie, mais des catégories sociales, qui avaient, ainsi que dans l'ordre politique, celle-ci seulement des privilèges, celle-là seulement des obligations»³⁰, Sébastien comprend qu'il a enfreint le culte d'un respect hiérarchique, qu'il risque d'être chassé de la "cour" comme une bête inconnue et malpropre par les "courtisans du roi": «Toutes les voix, tous les regards, le petit Sébastien les sentit peser sur lui, infliger à son corps la torture physique d'une multitude d'aiguilles, enfoncées dans la peau»³¹. On pense ici à saint Sébastien tel qu'il apparaît chez les peintres, en particulier chez Mantegna. Émerge un univers nettement contrasté, en proie à la rivalité, au désir mimétique, à la violence à l'état larvé: «Guy de Kerdaniel était le chef indiscuté de la cour, dont Sébastien était le souffre-douleur»³². On reconnaît là le bouc émissaire dont parle René Girard.

Il parvient au fil des jours à mieux endurer les brimades, mais il continue à ressentir une profonde amertume dans le milieu où il vit: «D'être toléré comme un pauvre, et non accepté comme un pair, cela lui fut un sourd chagrin, une plaie d'irrémédiable orgueil, contre lequel il tenta vivement de réagir»³³. Qui plus est, il éprouve vivement les conséquences de son ignorance de l'univers aristocratique, de la vie politique: il ne connaît ni le Comte de Chambord, ni celui qu'on nomme l'Usurpateur (Napoléon III), donnant ainsi une fois encore preuve de son infériorité³⁴. Il va apprendre à cacher ses états d'âme dans «ce petit monde, dressé à l'intrigue et à l'hypocrisie»³⁵, «respectueux du rang social et de l'argent que représentent les jeunes collégiens»³⁶. Dieu et Mammon...

Il n'est guère intéressé par l'enseignement de ses maîtres qui préparent les élèves à devenir des hauts dignitaires de l'Église ou bien de futurs officiers de Saint-Cyr³⁷: il cède à la paresse. Or, comme le dit le narrateur, «cette paresse, qui se résout en dégoûts invincibles, est, au contraire, quelquefois, la preuve d'une supériorité intellectuelle et la condamnation du maître. Telle elle était, chez Sébastien, à son insu»³⁸. Il va s'ouvrir à la vie intellectuelle, s'enthousiasmer pour la musique, mais son professeur, le Père de Marel, préfère renoncer à la lui enseigner, car il devine que ces études vont décupler une tendance à la rêverie, surexciter une sensibilité trop émotifionnable³⁹.

S'écoule ici un intervalle de deux ans, qui précède un autre ébranlement. Ayant dû renoncer à poursuivre ses études musicales, mais toujours attiré par les harmonies et les formes, Sébastien s'enthousiasme pour le dessin et la poésie, qui lui permettent de donner libre cours à sa sensibilité. Il fait alors la connaissance du Père de Kern qui l'encourage dans sa recherche intérieure, lui fait connaître Sophocle,

(29) *Ibid.*, p. 583.

(30) *Ibid.*, p. 594.

(31) *Ibid.*, p. 584.

(32) *Ibid.*, p. 594. En ce qui concerne René Girard, nous renvoyons en particulier à R. GIRARD, *Le Bouc émissaire*, Paris, Le Livre de Poche, 1986.

(33) O. MIRBEAU, *Sébastien Roch* cit., p. 593.

(34) *Ibid.*

(35) *Ibid.*, p. 634.

(36) *Ibid.*, p. 572.

(37) *Ibid.*, p. 598.

(38) *Ibid.*, p. 606.

(39) *Ibid.*, p. 629.

Dante, Shakespeare, les grands romantiques⁴⁰; qui lui inocule également des poisons comme «les mélancolies tendres, les pénitentes ivresses, les étreintes aériennes, les mysticismes désespérés, où l'idée d'amour s'accompagne de l'idée de mort»⁴¹, tout ce romantisme de pacotille qui connut une grande diffusion dans la première moitié du XIX^e siècle, causant maintes victimes. On ne peut s'empêcher ici de faire le parallèle avec les lectures de Mme Bovary au couvent, leurs influences néfastes. Ce Jésuite pénètre son for intérieur; un jour, il lui dit: «Ô petite âme inquiète dans laquelle je lis!...»⁴². Chloroformé par ces venins, Sébastien s'abandonne au Père de Kern, finit par succomber à l'appétence sexuelle de l'ecclésiastique qui l'entraîne un soir dans sa chambre: «Lorsque Sébastien eut avalé quelques gorgées de liqueur, le Père frotta une allumette contre sa soutane, alluma une cigarette. À la lumière courte et brillante, l'enfant entrevit une chambre claire, propre, austère, des crucifix, et çà et là des de pieuses images...»⁴³. Avec une technique qui fait penser à la photographie (apparition d'une lumière extérieure, ouverture des paupières chez Sébastien qui rappelle celle de l'obturateur, la rétine jouant le rôle de la *camera oscura*), le narrateur esquisse le viol, le «meurtre d'une âme d'enfant»⁴⁴ dans un corps d'adolescent. À partir de cette nuit-là, les événements se précipitent: il est accusé par son bourreau d'avoir commis des actes impurs avec le seul ami dont il ait fait la connaissance au collège, Bolorec, fils lui aussi d'un roturier. Il est convoqué devant le Père Recteur qui lui communique son expulsion du collège. Il essaie de s'expliquer avec le Père de Marel à qui il confie la vérité – en vain, puisque l'ecclésiastique finit par le sacrifier pour éviter le scandale, défendre l'image du collège face à l'opinion publique encore excitée par l'aventure d'un élève surpris dans un wagon avec la mère d'un camarade⁴⁵. Comme le lui dit le Père Recteur, convaincu de la culpabilité de Sébastien: «Les pieuses familles qui nous confient purs leurs enfants, exigent que nous les leur rendions purs... Nous devons être impitoyables pour les brebis galeuses...»⁴⁶. Sommé par son père de poursuivre ses études au séminaire de Sées, menacé par celui-ci qui brandit un couteau sur sa tête, il refuse catégoriquement cette proposition: «– Tue-moi, si tu veux... Je n'irai pas»⁴⁷, le contraignant ainsi à fuir.

3. La mort au seuil de l'âge adulte

Ici se clôt la première partie du roman qui renvoie approximativement aux années 1862/1863. La seconde partie commence par l'indication d'une date: «On était aux premiers jours de juillet 1870»⁴⁸. Une distance d'environ sept ans sépare donc ces deux dates. Le récit hétérodiégétique enchâsse un ensemble de sentiments, de réflexions du personnage sur son état d'âme, un journal qui remonte au 2 janvier 1869⁴⁹. Sébastien essaie de voir clair dans son for intérieur, et il définit le but de son acte

(40) *Ibid.*, p. 643.

(41) *Ibid.*

(42) *Ibid.*, p. 650.

(43) *Ibid.*, p. 656.

(44) *Ibid.*, p. 648.

(45) *Ibid.*, p. 693.

(46) *Ibid.*, p. 684.

(47) *Ibid.*, p. 700.

(48) *Ibid.*, p. 703.

(49) *Ibid.*, p. 708.

scriptural: «Ces pages, que je commence et que je n'achèverai peut-être jamais, n'ont besoin ni d'une raison, ni d'une excuse, puis que c'est pour moi seul que j'écris»⁵⁰.

Il constate que le collège l'a profondément traumatisé; dans son journal du 10 janvier, il écrit qu'il ne cesse d'y songer à chaque instant de son existence; de revoir dans ses songes ses anciens maîtres qui ne cessent de le persécuter⁵¹; il conserve un étrange souvenir de l'un d'entre eux: «Je n'ai pas de haine contre le Père de Kern; son souvenir ne m'est pas odieux. Certes, il m'a fait du mal, et les traces de ce mal sont profondes en moi. Mais ce mal, devais-je, pouvais-je y échapper? N'en avais-je pas le germe fatal? Chose curieuse et qui me trouble»⁵². Ce monologue révèle-t-il un aveu? Constitue-t-il «la marque d'une effraction gravissime de l'intériorité de l'être humain qui a vécu, en direct et impuissant, le rapt de son identité subjective?» en fin de compte, sommes-nous en présence du syndrome de Stockholm⁵³? En présence d'une amnésie, comme l'affirme Isabelle Saulquin⁵⁴? Ou peut-être d'un sentiment de culpabilité en rapport avec les compromissions de jadis, pour reprendre les termes de Pierre Michel⁵⁵?

S'il reconnaît l'influence traumatisante de la période passée à Vannes, Sébastien souligne également l'influence du milieu familial, de la chambre où il a choisi de s'emprisonner: «Je m'ennuyai énormément. Peut-être vais-je dire une grosse sottise? J'attribue à la couleur du papier de ma chambre, mes tristesses, mes dégoûts, mes déséquilibres. C'est un papier horrible, d'un brun sale, d'un brun de sauce brûlé, avec des fleurs qui ne sont pas des fleurs»⁵⁶. On relève ici le paysage d'âme pour reprendre un terme d'Amiel, la correspondance entre l'âme et le paysage environnant⁵⁷.

Il parvient à échapper à un instant à son mal intérieur en revoyant Madame Lecautel et Marguerite, à connaître avec celle-ci un véritable amour, un amour qui s'étend à tout le genre humain: «Je veux aimer les pauvres gens, [...] ne plus les repousser de ma vie, comme Guy de Kerdaniel et les autres m'ont repoussé de la leur...»⁵⁸. La réflexion intérieure du héros entre en coalescence avec l'attention à la réalité environnante, avec la sensation éprouvée dans son immédiateté, avec le frisson de l'instant: «Il voulait tout ce qui est grand, sublime, rédempteur et vague, ne cherchant pas à approfondir, ni à préciser ces chimériques rêves qui rafraîchissaient son âme, comme l'haleine de Marguerite endormie rafraîchissait son front»⁵⁹.

De fait, ce court instant de bonheur ne dure guère, car il est brusquement interrompu par le départ à la guerre de Sébastien. Ce dernier ressent de plus en plus cruellement l'absence de sa mère, accusant un Œdipe non résolu⁶⁰. Il se sent abandonné par son père. Il incarnait l'ambition, la vanité, l'amour-propre de ce dernier. Or il les a déçus. Il paie donc son échec. Il arrive à cette conclusion: «Je n'existais pas pour moi-même: c'est lui qui existait ou plutôt réexistait (relevons au passage le néologisme) en moi. Il ne m'aimait

(50) *Ibid.*

(51) *Ibid.*, p. 724.

(52) *Ibid.*, p. 733.

(53) S. TOMASELLA, *La folie cachée: survivre auprès d'une personne invivable*, Paris, Albin Michel, 2015, p. 136.

(54) O. MIRBEAU, *Sébastien Roch* cit., vol. 2, p. 1233, note 68.

(55) *Ibid.*, note 69.

(56) *Id.*, *Sébastien Roch* cit., p. 709. *Déséquilibre: état d'une personne déséquilibrée*. Cf. *Le Grand Robert*, II, 2001, p. 1344.

(57) H.-F. AMIEL, *Fragments d'un journal intime* (dont l'édition *princeps* chez Scherer est de 1883), la correspondance entre l'âme et le paysage environnant, l'équation symboliste: âme=paysage, la correspondance entre l'âme et le paysage environnant.

(58) O. MIRBEAU, *Sébastien Roch* cit., p. 752.

(59) *Ibid.*, p. 754.

(60) *Ibid.*, p. 719.

pas; il s'aimait en moi»⁶¹. Monsieur Roch incarne un univers placé sous le signe de Dieu et de Mammon, l'hypocrisie religieuse et le culte du Veau d'or, la vanité et l'ignorance; il constitue le bourgeois type⁶². Il est marguillier, fréquente l'église, ce qui ne l'empêche pas de traiter d'une manière dégradante son apprenti⁶³. Bien qu'il soit brouillé avec sa sœur qui lui reproche de s'être enrichi malhonnêtement, il adopte une attitude de circonstance lorsqu'il apprend qu'elle lui a attribué son héritage: «il montra une affliction digne, proportionnée aux autres mille francs de rente qui lui tombaient du ciel»⁶⁴; et après la déclaration de guerre, il pense ajouter de nouvelles charges militaires à ses responsabilités civiles, donnant libre cours à son immense amour-propre et ignorant son voisin, voire le méprisant. À l'instar du collège de Vannes, «univers en petit»⁶⁵, «[Pervençhères] Si restreinte que soit cette petite ville, elle n'en contient pas moins les éléments de l'organisme social. [...] Les bourgeois détestent les ouvriers, les ouvriers détestent les vagabonds; les vagabonds cherchent plus vagabonds qu'eux pour avoir aussi quelqu'un à détester, à mépriser. Chacun s'acharne à rendre plus irréparable l'exclusivisme homicide des classes»⁶⁶, soit le triomphe du désir mimétique, de la violence intestine, du sacrificiel. Il ne faut donc pas s'étonner si ce phénomène s'étend à toute la société, atteint les hautes sphères.

La débâcle (pour emprunter un titre zolien), «la défaite si brusque, les successives catastrophes»⁶⁷ n'empêchent pas le sacrifice de l'armée de la Loire, «toutes ces pauvres existences sacrifiées pour rien»⁶⁸, immolées aux intérêts, aux ambitions des nouveaux maîtres du pouvoir, Gambetta et ses alliés. Et en particulier le sacrifice de la génération; qui naît, grandit, meurt, suit le sort du Second Empire, comme Guy de Kerdaniel⁶⁹; comme Sébastien Roch, fauché sur le champ de bataille sans n'avoir rien vu du combat ou presque⁷⁰. Comme le dit Pierre Michel, «l'exemple particulier du petit Sébastien n'est jamais que l'illustration d'une loi générale!»⁷¹.

Mirbeau parvient-il à attendrir et apitoyer son lecteur pour mieux le conscientiser? Mirbeau sait mettre en relief les souffrances du jeune Sébastien, son statut d'orphelin, de victime à la fois de la famille, de l'école, de la société, relégué au rang de bouc émissaire – ce qui envoie au *Jack* de Daudet, au *Jacques Vingtras* de Vallès. Le romancier sait frapper le lecteur par des images percutantes, comme la dernière: sous les balles, les obus, la fumée d'un bref accrochage, Bolorec en bon samaritain charge sur ses épaules la dépouille mortelle de Sébastien et, en prophète, tonne contre l'injustice et énonce son projet d'entrer dans de nouvelles luttes, la Commune (?), sollicitant l'adhésion du lecteur. Ce dernier, affirme encore Pierre Michel, est «invité à compléter, à envisager les différentes trajectoires possibles des personnages, à les comparer et à s'interroger sur leur "destin"»⁷².

BERNARD GALLINA
Università di Udine

(61) *Ibid.*, p. 714.

(62) *Ibid.*, notamment p. 549. Il ressemble sous ce point de vue à Homais.

(63) *Ibid.*, p. 559.

(64) *Ibid.*, p. 637.

(65) *Ibid.*, p. 594.

(66) *Ibid.*, p. 721.

(67) *Ibid.*, p. 757.

(68) *Ibid.*, p. 763.

(69) *Ibid.*, p. 764.

(70) *Ibid.*, pp. 767-768.

(71) *Ibid.*, *Introduction*, p. 521.

(72) *Ibid.*, p. 535.